

COLLOQUE
« LA CRISE :
TROIS ANS APRÈS
QUELS
ENSEIGNEMENTS ? »

Université Blaise Pascal
IUFM Auvergne
Mardi 9 février 2010

Schumpeter et les Crises.
Cycles, Morale et Capitalisme

Dannequin Fabrice

Lab.rii, Université du Littoral,
OMI, Université de Reims-Champagne Ardennes,

Schumpeter et les Crises. Cycles, Morale et Capitalisme

(Version provisoire)

Dannequin Fabrice¹

*Lab.rii, Université du Littoral,
OMI, Université de Reims-Champagne Ardennes,*

Schumpeter décrit le capitalisme comme une économie en mouvement où le progrès technique ne se déploie pas de manière continue. Les innovateurs en arrivant en « troupe » engendrent ainsi des cycles. La crise surgit alors dans les « phases négatives » des ondes, la récession et la dépression. Schumpeter montre qu'elles constituent un phénomène normal et non pathologique du processus capitaliste. Toutefois, si la dépression ne peut provoquer l'effondrement du capitalisme, Schumpeter entrevoit sa fin et son probable remplacement par le socialisme, pour des raisons non économiques. Ce n'est ni la baisse du profit, ni la disparition d'occasion d'investir qui vont le menacer, mais différents éléments s'attaquant au moteur même du système : l'entrepreneur². Or, le capitalisme transforme la culture, transforme les valeurs. L'éthique bourgeoise, l'enrichissement sont ainsi progressivement condamnés et

¹ dannequin.fabrice@neuf.fr

² Dans l'œuvre de Schumpeter, l'entrepreneur est l'agent qui innove quant l'entreprise est l'action d'innover. Le manager dirige une firme « sur une ligne établie ». Schumpeter décrit ainsi diverses « fonctions » qui peuvent être ou non réalisées par des acteurs économiques différents (Schumpeter, 1939, I, p. 102).

la classe bourgeoise, composée d'entrepreneurs ayant réussi, entraînée vers le déclin.

Nous évoquerons les deux théories des crises développées par Schumpeter. Ces deux approches s'appuient sur une endogénéisation de la crise, mais en mobilisant comme support des crises cycliques des éléments essentiellement « économiques ». De son côté, le déclin du capitalisme s'explique par des éléments essentiellement « sociologiques ». Nos propos s'achèveront sur quelques interrogations autour de la crise actuelle en reprenant des éléments développés précédemment.

I. LA CRISE CYCLIQUE COMME PROCESSUS NORMAL DU CAPITALISME

Schumpeter insiste : une société où le secteur capitaliste est prégnant ne peut que devenir une société où l'activité économique connaît des fluctuations spécifiques (1939, I, p. 224-225). En effet, « *the smaller the capitalist sector embedded in an otherwise precapitalist world, the less the fluctuations characteristic of the capitalist process will assert themselves and the more other causes of fluctuations, in our terminology external factors will dominate* » (Schumpeter, 1939, I, p. 224-225). Ainsi, avant le XIX^{ème} siècle, période du « capitalisme intact », les fluctuations résultent davantage des récoltes, des guerres, des épidémies, des « facteurs externes », que de l'économie capitaliste au sens strict. Il nomme « facteurs extérieurs » (outside factors) les éléments non économiques influençant et caractérisant les ondes. On peut citer à l'aune de l'article de 1935 les éléments

suivants : guerres, révolutions, catastrophes naturelles, les changements institutionnels, les changements de politique commerciale, les habitudes de paiement, les variations de récoltes dues aux conditions météorologiques ou aux maladies, les changements dans la production d'or engendrée par d'hasardeuses découvertes etc. (1935, p. 136).

Si le capitalisme se caractérise par des ondes, si ces ondes se différencient les unes des autres notamment par des facteurs externes, alors on ne peut que douter de la pertinence du recours au terme de cycle. En effet, la régularité du mouvement s'exprime par la récurrence des mouvements qui le composent, d'où l'ambiguïté du terme de cycle et le recours à des expressions comme « ondes », « mouvement » ou « fluctuations ». Néanmoins, les éléments économiques essentiels du "cycle", les phases restent identiques. Ainsi « *there is nothing in what has happened in the capitalist world during the past three years, which was not also present in the picture of 1873* » (Schumpeter, 1934, p. 112). Les dépressions présentent toutes des krachs boursiers et des épisodes de spéculations boursières (1825, 1873, 1929).

Schumpeter (1935, 1939) avancera à petit pas dans son exposé théorique. Tout d'abord en se focalisant, dans une « première approximation »³ sur un cycle en deux phases (prospérité/récession) ce qui lui permet, entre autre, de décrire les éléments essentiels de l'évolution économique : l'Entreprise et l'Entrepreneur. Puis, il propose une « seconde approximation »⁴ qui intègre une

³ *Business cycles*, I, p. 130-145.

⁴ *Business cycles*, I, p. 145-161.

«onde secondaire», c'est-à-dire des éléments autres que l'innovation qui influencent le mouvement ondulatoire. Le cycle s'avère plus complexe puisqu'il se trouve décrit en 4 phases (reprise/prospérité/récession/dépression).

Complexité amplifiée par la nécessité de comprendre les fluctuations économiques comme le résultat de nombreux mouvements cycliques simultanés et de leur juxtaposition en une «troisième approximation»⁵. Les cycles se démarquent également par leur amplitude et leur «sévérité». Schumpeter dénie d'ailleurs une possible proposition générale sur une longueur absolue ou relative des 4 phases (Schumpeter, 1935, p. 143). Ceci étant dit, il est possible de décomposer un cycle en quatre phases quelle que soit⁶ sa longueur : Kitchin, Juglar ou Kondratief etc. La « crise » se déploie alors dans les « phases négatives » du cycle, la récession et la dépression, mais constitue des éléments nécessaires du fonctionnement du capitalisme au sein de « la destruction créatrice⁷ ». Toutefois, les habitudes de langage constituent un obstacle à la compréhension des propos schumpétériens. En effet, la phase de prospérité ne doit pas être associée au bien-être, tout comme la récession à une chute du niveau de vie ; d'ailleurs la récolte des fruits de l'innovation se déroule au cours de cette dernière (Schumpeter, 1939, I, p. 142-143). Il écrit ainsi *«recession, besides being a time of harvesting the results of preceding innovations, is also a time of harvesting its indirect effects. The new methods are being*

⁵ *Business cycles*, I, p. 161-192.

⁶ L'utilisation de 4 phases semble datée de l'article de 1935b.

⁷ Cette expression est un résumé des processus se déployant au cours d'un cycle qui débute après la reprise et au début de la prospérité et s'achève avec la reprise.

*copied and improved ; adaptation to them or to the impact of the new commodities consists in part in « induced inventions » ; some industries expand into new investment opportunities created by the achievements of entrepreneurs ; others respond by rationalization of their technological and commercial process under pressure ; much dead wood disappears ⁸ ». La dépression se caractérise par l'aggravation de la récession, notamment par un chômage de masse⁹ et la déflation ; elle peut être interprétée comme une phase de résorption des déséquilibres antérieurs qui prépare la reprise. Des firmes obsolètes sont éliminées. Au cours de la crise de 1929, Schumpeter avance la nécessité pour les trois quart des firmes, en y incorporant les fermes, de s'adapter ou de disparaître (1939, II, p. 908). Une partie de la dette se dévalorise. Un cercle vicieux peut enclencher un gel des crédits. Dès lors, « *des anticipations pessimistes peuvent acquérir pour un temps un rôle causal* » (Schumpeter, 1939, I, p. 148). Néanmoins, les facteurs objectifs restent premiers.*

Schumpeter montre que la crise, constitue un phénomène normal et nécessaire du processus capitaliste. En effet, l'économie doit absorber les déséquilibres résultant de la nouveauté et qui modifie les revenus, les prix etc... Schumpeter va s'efforcer d'endogénéiser leur fondement. L'autrichien (1954, III, p. 483+) date « *l'analyse moderne du cycle économique* » des travaux de Clément Juglar

⁸ Peu avare en image, Schumpeter emploie aussi l'expression de « nettoyage de printemps » (1941, p 351).

⁹ L'inertie des salaires crée d'ailleurs du chômage de manière évidente « *too obvious to require proof* » ; néanmoins la question de sa part de responsabilité reste posée (« 1 % ou 90 % ») (Schumpeter, 1935b, p. 147).

(1819-1905). Il le qualifie « d'un des plus grands économistes de tous les temps » (idem p. 483). En écho à Juglar Schumpeter écrit : « *ce qui est de première importance, c'est son diagnostic de la nature de la dépression, que [Juglar] a exprimé avec la densité d'une épigramme dans la phrase fameuse : « La cause unique de la dépression, c'est la prospérité. » Cela signifie que les dépressions ne sont que les adaptations du système économique aux situations créées par les périodes de prospérité qui les ont précédées et que, par conséquent, le problème fondamental de l'analyse du cycle se réduit à la question de savoir ce qui cause les périodes de prospérité – question à laquelle, toutefois, il n'est pas parvenu à donner une réponse satisfaisante » (1954, III, p. 484). L'intensité de la crise, de la dépression si on s'en tient au langage schumpétérien, est proportionnelle à l'intensité des progrès antérieurs. Loin de signifier un déclin de la société capitaliste, elle en montre la vitalité : « *The crisis was not a symptom of the breakdown of the system nor a sign of its decreasing vitality. On the contrary, if this theory of prosperity and depression which I have just outlined has anything to it, the intensity of the depression will be in some way proportional to the intensity of the preceding progress. Hence, if the violent downsizing proves anything, it is that the progress was much more than the system can stand. That isn't a sign of decay » (Schumpeter, 1941, p. 351).**

Ainsi, les années 1930 se caractérisent par une hausse de la productivité du travail engendrée par le progrès technique et par une « nouvelle avalanche de biens de consommation ». Schumpeter minimise d'ailleurs l'impact de la crise jusqu'en 1931 : le krach fut jusque là

l'événement le plus marquant qu'il ne déplore d'ailleurs pas. « *It was for moral reasons a most sanitary thing* » (1941, p. 351). Finalement, ceci n'est pas sans rappeler la forte chute du PIB mondial après une période de forte hausse. Or, même si la reprise est lente, les innovations dans les TIC se poursuivent. La gravité de la grande dépression s'explique aussi par la simultanéité des phases négatives des cycles (Kitchin, Juglar et Kondratiev), qui provoque des « phénomènes d'intensité inhabituelle ». Situation analogue aux trois dépressions longues et profondes de 1825-1830, 1873-1878 et 1929-1934 (Schumpeter, 1939, I, p. 173). D'autres éléments nationaux participent également à la crise, à la fabrication d'un « individu historique », en influencent la gravité. Par exemple, la crise fut plus sévère aux Etats-Unis qu'en Europe : aux éléments fondamentaux de l'onde primaire, s'ajoutent de mauvaises conditions agricoles, des excès spéculatifs conjugués à un système bancaire plus fragile (Schumpeter, 1941, p. 352). Toutefois, ces facteurs externes ne font pas partie du processus sous-jacent de la dynamique économique. D'ailleurs, « *a sufficiently powerful and intelligent government assisted by a properly organized banking system could have avoided them* » (Schumpeter, 1949, p. 324).

II. LA CRISE FINALE : LE DECLIN DU CAPITALISME

Dans l'œuvre de Schumpeter, la crise au-delà de son aspect cyclique et récurrent, de sa normalité au sein de la société capitaliste, prend également la forme d'une crise majeure, dans l'acception des régulationnistes d'une « crise du mode de production » (Boyer, Saillard, 2002).

Le déclin du capitalisme ne découle pas de facteurs essentiellement économiques. Il repose sur l'essoufflement, sur l'amointrissement de la « force » qui entraîne le capitalisme : l'entreprise, l'innovation et donc ... les entrepreneurs. Schumpeter s'inscrit dans la mouvance d'un Weber qui constate l'importance, l'influence d'éléments non économiques sur l'évolution capitaliste : « Rien ne montre mieux que le régime capitaliste, non seulement s'appuie sur des états constitués avec des matériaux non-capitalistes, mais encore tire son énergie propulsives de règles de conduite non capitalistes qu'il est simultanément condamné à détruire » (Schumpeter, 1947, p. 219).

Or, ce moteur requiert des conditions institutionnelles pour fonctionner à plein régime. Schumpeter définit les institutions comme « *all the patterns of behavior into which individuals must fit under penalty of encountering organized resistance, and not only legal institutions (such as property or the contract) and the agencies for their production or enforcement* » (1949b, p. 438). Dès lors se conjuguent des institutions sociales, c'est-à-dire une civilisation/culture se déployant sous la forme des valeurs, attitudes, pratiques et des institutions légales, à savoir les droits, la propriété des moyens de production etc. Le capitalisme constitue ainsi une civilisation, à l'instar du socialisme. Si le recours aux ondes longues est essentiel pour comprendre le fonctionnement économique d'une société en mouvement, cela ne suffit pas. Schumpeter écrit que « *L'évolution capitaliste, non seulement détruit son propre cadre institutionnel, mais encore crée les conditions d'une évolution nouvelle* ». (Schumpeter, 1947,

p. 220). Ce processus se traduit par la domination croissante des grandes organisations.

Comme bien d'autres, Schumpeter constate que le capitalisme du XX^{ème} siècle repose sur la grande firme qui se bureaucratise. Son plein déploiement engendre une transformation de la culture, des valeurs, des mentalités : « *La méthode bureaucratique de traitement des affaires et l'atmosphère morale qu'elle diffuse exercent fréquemment, à n'en pas douter, une influence déprimante sur les esprits les plus actifs. Cette inhibition tient principalement à la difficulté, inhérente à la machine bureaucratique, de concilier les conditions mécaniques de son fonctionnement avec l'initiative individuelle. Cette machine ne laisse fréquemment que peu de liberté aux initiatives, mais beaucoup de liberté aux manoeuvres hostiles visant à les étouffer* » (Schumpeter, 1947, p. 276). Au sein des grandes firmes, les managers prennent une place de plus en plus importante et la fonction d'entreprendre, d'innover décline. Ce processus s'appuie sur une séparation croissante au sein des grandes firmes entre les propriétaires et l'exercice du management. Schumpeter constate ainsi une rupture avec le capitalisme du XIX^{ème} siècle au sein duquel les entrepreneurs qui réussissaient créaient une firme, qu'ils géraient. La réussite de l'innovateur se caractérisait par la constitution d'une dynastie industrielle et par l'appartenance à la classe bourgeoise. Or, loin de se confiner à la thématique de la gouvernance si chère à notre époque, cette séparation entre les fonctions se manifeste chez Schumpeter par une influence sur les mentalités et sur les moyens d'accéder aux postes les plus prestigieux. Désormais, la réussite d'un individu et d'une firme ne vont plus forcément de pair.

Avec la bureaucratisation des firmes, les managers prennent le pouvoir, pouvoir qui se conquiert un peu de la même manière que les élections, par des talents d'orateurs. La volonté, l'énergie semblent ainsi changer de direction. L'homme d'affaires moderne possède donc la mentalité d'un salarié ambitieux travaillant au sein d'une organisation bureaucratique (Schumpeter, 1947, p. 212). La société par actions réduit la liberté, réduit l'initiative des salariés potentiellement entrepreneurs et porteurs de cette « force » évoquée plus haut ; on pourrait même dire qu'elle l'étouffe.

Avec la civilisation capitaliste, l'hédonisme et la rationalisation de la vie privée se développent. La classe bourgeoise au coeur du capitalisme est ébranlée. L'éthique bourgeoise, le mode de vie bourgeois, l'enrichissement sont condamnés. Ainsi, si Schumpeter se rapproche d'un Weber, il diverge de ce dernier en ne condamnant pas la cupidité. Chez Weber, l'éthique protestante constituait des limites, un cadre, une morale qui influençait, canalisait l'activité économique des individus. Schumpeter ne voit pas la passion pour l'argent comme un travers des hommes d'affaires : au contraire, la quête de la fortune constitue une puissante incitation à l'innovation, même si bien peu de candidats sont sur la ligne de départ parce que le biologique compte (Dannequin, 2006). Mais il semble que cette passion pour l'argent doit surtout être l'apanage des entrepreneurs potentiels. En effet, le profit constitue la récompense, le revenu de l'entreprise, entendu comme exécution d'une innovation. Il n'est pas évident que Schumpeter acquiesce à une chrématistique généralisée à tout le corps social. L'argent, la richesse ne sont pas immorales, parce qu'ils participent à une société où le

progrès social généralisée existe. Schumpeter avance même l'idée que ce sont finalement les plus modestes qui bénéficient le plus de la croissance engendré par les activités capitalistes : « *Les tissus bon marché de laine, de coton et de rayonne, les chaussures et automobile de série représentent des fruits caractéristiques de la production capitaliste ; or, en règle générale, de tels progrès techniques n'ont guère amélioré le sort des riches. La reine Elizabeth possédait des bas de soie. L'achèvement capitaliste n'a pas consisté spécifiquement à procurer aux reines des davantage de ces bas, mais à les mettre à la portée des ouvrières d'usine, en échange de quantité de travail constamment décroissante* » (Schumpeter, 1947, p. 96). Ajoutons aux vertus du capitalisme avancées par Schumpeter, la porosité des classes sociales et notamment celle de la classe bourgeoise : « *La notion d'une cloison étanche entre les gens qui (avec les descendants) seraient une fois pour toutes des capitalistes et les autres qui (avec leurs descendants) seraient des prolétaires une fois pour toutes n'est pas seulement, comme on l'a souvent signalé, entièrement dépourvue de réalisme, mais encore elle ignore le phénomène le plus frappant relatif aux classes sociales - à savoir l'ascension et la décadence continues des familles individuelles, accédant aux couches supérieures ou étant exclues* » (Schumpeter, 1947, p. 35-36).

La famille bourgeoise subit également les transformations morales induites par le capitalisme dans le domaine privé. Les ambitions comme « *la fondation d'une dynastie industrielle* » sont devenues irréalisables dans le cadre du capitalisme dominé par les grandes firmes. Schumpeter évoque une « *rationalisation de tous les domaines de*

l'existence. » (1947, p. 213). L'extension du calcul utilitaire pénètre au sein des familles avec comme conséquence une réduction de la natalité. Les femmes endossent quasiment les voies de la déviance : « *En effet, le plus important de ces actifs familiaux, à savoir la contribution de la paternité et de la maternité à la santé physique et morale - à la « normalité », pourrions-nous dire,- notamment en ce qui concerne les femmes, échappe presque invariablement au projecteur rationnel des individus modernes, celui-ci tendant à concentrer son faisceau sur des détails vérifiables à caractère directement utilitaire et à dédaigner les nécessités profondes inhérentes à la nature humaine ou à l'organisme social* » (Schumpeter, 1947, p. 214). Bref, « *l'évolution capitaliste, en raison des aptitudes psychiques qu'elle engendre, estompe progressivement les valeurs de la vie de famille et écarte les inhibitions conscientes que la vieille tradition morale aurait placées sur la voie menant à un autre mode d'existence, elle favorise simultanément les nouvelles mœurs* » (1947, p. 214). Autrement dit, la morale du passé où puisait la bourgeoisie, finit par céder devant les assauts de la rationalisation généralisée. A l'encontre d'une famille nombreuse, le capitalisme contribue à une « *stérilité volontaire* » facilitée par « *l'ingéniosité capitaliste crée des procédés anticonceptionnels d'une efficacité constamment améliorée* » (Schumpeter, 1947, p. 214-215). Cette baisse de la natalité se généralisant d'ailleurs à l'ensemble de la population en se diffusant des classes supérieures vers l'ensemble de la population ¹⁰. Ce

¹⁰ Schumpeter endosse ici explicitement l'inquiétude des eugénistes et une vision héréditariste : “*The eugenic doubt I take more*

processus s'explique par la remise en compte de la religion et par le fait que « *The inventiveness of capitalist entrepreneurs provides more effective and pleasant means to employment than the desire to have children* » (Schumpeter, 1941, p. 374). Laconiquement, on pourrait affirmer que les joies de la consommation de masse se substituent au joie de la famille.

En écho avec le déclin de l'attrait pour l'argent, les demeures bourgeoises disparaissent aussi. La sociabilité se tourne davantage vers l'extérieur (restaurant, club..) puisque la taille des maisons se réduit. La formation d'une famille et l'acquisition d'une demeure conséquente « *constituaient naguère les ressorts profonds de la passion du gain* ¹¹ *dans les milieux typiquement bourgeois* » (Schumpeter, 1947, p. 217). Or, ajoute-t-il, « *ces motifs disparaissent de l'horizon moral de l'homme d'affaires* ». La rationalité change : ce qui était rationnel hier, ne l'est plus, parce que l'éthique a changé. L'utilitarisme individuel de court terme constitue un nouvel horizon pour le comportement. Or, le capitalisme repose sur les bourgeois comme agents de l'accumulation du capital. « *Il se pourrait donc fort bien que, même s'il n'avait aucun motif d'appréhender que, le fruit de son effort ne serve qu'à gonfler le montant de ses impôts, cet homme d'affaire*

seriously. /.../ In fact, contraceptives first became widespread in the French society of the regency, then the bourgeoisie, then the upper working class. It was the good stock that was eliminating itself. In England we find that weakminded mothers have about four times as many children as normal mothers. This restricts a nation not only in numbers but also in morals and intelligence ” (1941, p. 377). Sur les sources eugéniques des théories de Schumpeter se reporter à Dannequin (2006, 2008).

¹¹ « *La passion du gain* » est la traduction de « *profit motive* » (Schumpeter, 2008, p. 160).

consente moins facilement qu'il ne le faisait naguère à remplir la fonction consistant à gagner, épargner et investir. Il acquiert donc progressivement une mentalité hostile à l'épargne¹² et accepte toujours plus facilement les théories hostiles à l'épargne, exprimant une philosophie à court terme » (Schumpeter, 1947, p. 218). Au final, ce que nous dit Schumpeter, c'est que le capitalisme transforme l'horizon du calcul économique de la bourgeoisie en modifiant l'éthique. Or, l'esprit du capitalisme des entrepreneurs potentiels et des bourgeois s'avère nécessaire pour engendrer le changement parce que l'Etat ne peut raisonner à long terme. Ce dernier contribue, d'ailleurs, au déclin de la bourgeoisie par la hausse des impôts et des modifications de la loi¹³. La hausse de la fiscalité constitue d'ailleurs une *«moral disapproval of high incomes, of capitalist profit making* », la taxation de l'héritage une entrave à la survie des grandes fortunes (Schumpeter, 1941, p. 366 et 367). La démocratisation de la société s'ajoute à cette *«interdiction morale de l'enrichissement* » (1943, p. 183) en engendrant notamment une remise en cause de la discipline dans les ateliers. Le travailleur moyen se refuse à considérer la loyauté envers sa firme ou bien la satisfaction du travail comme des fins en soi. Le socle institutionnel se

¹² Or, *« what you save to your children, is an element of bourgeois society. The saving-investment process is the economic basis of bourgeois evolution ; it's democracy, it's what equals all we mean by the liberal bourgeois society of the nineteenth century* » (Schumpeter, 1941, p. 367).

¹³ Schumpeter évoque l'exemple des Etats-Unis : *« aux Etats-Unis, aucune résistance sérieuse n'a été opposée sur aucun point, de 1930 à 1940, à l'imposition de charges financières écrasantes ou à la promulgation d'une législation du travail incompatible avec une gestion efficace de l'industrie* » (1947, p. 219).

fractionne, certes sans effondrement, et ce malgré une amélioration des conditions de vie des plus modestes, conditions d'une certaine légitimité du capitalisme (Aglietta, 1997, p. 460).

A l'aune des propos précédents, et en écho à Albert O. Hirschman (1980) à Max Weber, la nécessité de dépasser une vision étriquée de l'homo oeconomicus s'impose. La société capitaliste ne peut être entendue comme une agrégation de Robinson Crusoe maximisant leur utilité ou leur production. Le « principe économique » peut s'appréhender comme la quête d'un intérêt, mais encore faut-il l'entendre comme une notion changeante. Schumpeter ne réfute pas l'existence d'un homo oeconomicus. Mais, il constate, loin d'un modèle universaliste et atemporel que l'homo oeconomicus bourgeois se transforme : des valeurs hédonistes, engendrées par le capitalisme, bousculent la morale des classes. Les conséquences sont importantes puisque ce processus va entraîner un déclin de la « bourgeoisie d'affaires » et la fin du capitalisme.

L'action de l'Etat ne fait qu'encourager ce mouvement. Ce dernier ne possédant pas de vision de long terme est incapable de voir ce que se déroule. La perspective d'un profit ne suffit pas à entraver le déclin du capitalisme. Schumpeter constate la résignation, le manque de résistance de la bourgeoisie face à la radicalité, à la hausse des prélèvements obligatoires, plus globalement à la politique anti bourgeoise. *« La seule explication que l'on puisse donner de la résignation des victimes du New Deal contemporains, c'est que le régime bourgeois a cessé d'avoir un sens pour la bourgeoisie elle-même qui, tout en*

multipliant les récriminations sans d'ailleurs lever un petit doigt pour se défendre, ne se soucie pas au fond du sort du dit régime » (1947, p. 219).

III. EN GUISE DE CONCLUSION : SCHUMPETER ET LA CRISE ACTUELLE

Schumpeter croit en l'existence d'entrepreneurs à toutes les époques. Mais, les institutions, la société doivent leur être favorable. Aujourd'hui, la potentialité et la réalité de nouvelles innovations sont avérées : TIC, énergies renouvelables, etc. Les firmes, les entrepreneurs participent d'un capitalisme qui peut être qualifié « d'instantanéiste » : tout avoir et tout de suite, richesse, communication, connaissance, livre, pizza et autre sushi. Dès lors, la réduction de l'horizon temporel ne constitue pas une entrave à la pérennité du système puisque la quête du présent alimente les carnets de commande. Les Etats, dans le cadre de l'économie de la connaissance, semblent s'inscrire dans cette perspective, mais peut-être pas dans une logique qui aurait reçu l'assentiment de l'Autrichien du fait du poids de la fiscalité et de l'Etat en général. Mais, des politiques visant à encourager l'entrepreneuriat ne peuvent être qualifiées de strictement schumpétériennes, puisque les capacités à l'innovation ne sont pas transmissibles par l'éducation et surtout parce que le vivier d'entrepreneurs potentiels n'est pas vide (Dannequin, 2006).

Certes, la crise actuelle alimente le débat sur la moralisation nécessaire du capitalisme¹⁴ scansion repris par des chefs d'Etat, mettant en avant un capitalisme d'entrepreneurs. Serait immorale la croissance des revenus financiers avec une socialisation des pertes quand le krach survient. On pourrait reprendre l'image du « win win » en la confrontant avec le retour du thème de la responsabilité individuelle et la normalité du risque des salariés et des indépendants. Si la moralisation du capitalisme s'avère un leurre, cela ne signifie pas que la morale soit absente du champ économique, voire inutile. L'éthique, les codes de bonne conduite, constituent bien des moyens de contrôle et de (re) légitimation, tout en évitant la mainmise d'un Etat que Schumpeter qualifiait d'omnipotent. Car, bien entendu, cette morale, les agents dominants préfèrent la produire eux-mêmes, quitte à s'emparer de valeurs développés par les critiques du système (Boltanski, Chiapello, 1999), et quitte à bénéficier d'un nouveau cadre général institutionnel plus déréglementé de la part de l'Etat et des instances supranationale comme l'Union Européenne ou bien encore l'OMC.

La crise actuelle est marquée par des innovations financières qui se déploient en « un jeu du chat et de la souris » avec la réglementation. Ainsi, les ratios de solvabilité comme le ratio Cooke ont pu inciter au processus de titrisation. Mais, ce qui change au sein du « capitalisme financier » actuel, c'est l'instantanéité du passage micro au macro au cours duquel se réalise « le

¹⁴ De son côté Comte-Sponville (2009) avance l'idée d'une amoralité de l'économie et du capitalisme : la recherche de richesse, la production ne sont ni morale, ni immorale.

risque systémique¹⁵ » (Lordon, 2008). Or, ce que se déroule au sein de la finance n'est pas indépendant du reste de l'économie. Schumpeter considérait le crédit comme essentiel au fonctionnement de l'entreprise, de l'innovation. La crise actuelle en réduisant l'offre de prêts constitue une entrave, un frein à la reprise qu'il évoque d'ailleurs dans le cas de la crise de 1929 en la minimisant. L'interdépendance des ondes constitue ici une clé d'entrée schumpétérienne. Les nouvelles technologies de l'information et de la communication se conjuguent avec la titrisation comme une innovation majeure dont l'effet s'étale dans le temps d'autant plus que les marchés ont été libéralisés peu à peu dans l'ensemble des pays.

Cette importance de la finance doit être articulée avec la centralité de la richesse et de l'enrichissement dans notre société parfois si « bling bling ». Le constat par Schumpeter d'une remise en cause de l'enrichissement paraît bien hâtif. La crise actuelle, si elle alimente des débats autour du salaire de certains, ne constitue qu'un épiphénomène où la richesse en soi n'est pas condamnée. D'ailleurs, l'accumulation d'argent ne contient pas de limite en soi comme le rappellent Boltanski et Chiapello : *« Dans la mesure où l'enrichissement est évalué en termes comptables, le profit accumulé sur une période étant calculé comme la différence entre deux bilans de deux époques différentes, il n'existe aucune limite, aucune*

¹⁵ « On nomme alors « risque systémique » ce type de situation où un défaut local engendre un impact global. L'univers bancaire a donc ceci de particulier qu'en ses points critiques il abolit la distinction d'échelle qui sépare ordinairement le microéconomique du macroéconomique. Faisant communiquer l'un et l'autre de plain-pied, il transforme immédiatement les « petites » défaillances en catastrophes géantes » (Lordon, 2008, p. 135).

satiété possible comme c'est au contraire le cas lorsque la richesse est orientée vers des besoins de consommation y compris de luxe » (1999, p. 38). L'extension de l'hédonisme ne participe pas au déclin de la bourgeoisie d'affaires. La passion pour l'enrichissement se matérialise en partie par le retour d'une croissance des plus hauts revenus (Piketty, Landais, Saez). Hirschman (1980) montre le cheminement qui conduit à la valorisation de l'enrichissement et à sa mobilisation pour compenser des passions destructrices, voire un effondrement de la société. Or, Schumpeter enterre bien vite la prégnance de l'intérêt en oubliant l'influence du passé sur le présent¹⁶. Il croyait à une libération des passions qui entraverait la légitimation de l'enrichissement. Au contraire, « *la force qui meut la finance, son unique ressort, c'est la cupidité. /.../ la cupidité est la tare congénitale de la finance de marché, mais la concurrence l'élève au carré. Et le duo qu'ils forment ensemble est carrément explosif* » (Lordon, 2008, p. 28). Lordon évoque un « individualisme radical » fondé sur le refus de toute obligation avec comme instrument la liquidité (2008, p. 75). Le « *capitalisme sadien* » de Dufour n'est peut-être pas si loin...

¹⁶ Hirschman écrit aussi que « *le monde nouveau procède bien plus directement de l'ancien qu'on a eu coutume de la penser* ». Il insiste aussi à l'instar de Schumpeter sur un processus endogène de reconfiguration des comportements et de hiérarchie des valeurs. De fait, il critique Weber et Marx : « *Si les analyses marxiennes et wébériennes diffèrent quant à l'importance relative des facteurs économiques et non économiques, elles se rejoignent dans l'interprétation qu'elles proposent de l'essor du capitalisme et de son « esprit », car pour Weber comme pour Marx il s'agit d'un assaut donné de l'extérieur à un système préexistant d'idées et de rapports socio-économiques* » (1980, p. 8).

CONCLUSION

Si l'économie politique classique et Mandeville mettent en avant la « *fonction sociale très importante à remplir en matière économique* » de l'intérêt, cette vision d'un humain déterminé uniquement par l'égoïsme ne satisfait pas pleinement Schumpeter (1914, p. 81). L'idée d'un contrôle des passions, des pulsions constitue un socle de la pensée schumpétérienne. Ainsi l'égoïsme existe, d'ailleurs il constitue un élément de l'esprit du capitalisme, mais il est canalisé par la recherche d'un intérêt familial, dynastique, sur un horizon de long terme. Schumpeter ne partagerait pas totalement l'idée d'une libération des passions comme pré-requis du capitalisme défendu par Dany-Robert Dufour (2009) : les passions doivent être canalisées par la morale. L'éthique bourgeoise socle du capitalisme intact, familial permet de libérer une énergie créative. Or, les administrations publiques, les grandes firmes du « nouveau capitalisme » souhaitent s'emparer de la créativité des salariés. L'organisation inculque la nécessité à ses membres de penser en continu à l'utile. Les réseaux sont d'ailleurs là pour leur faciliter la tâche, quitte à revenir sur la séparation entre les sphères domestiques, privées et les sphères de la firme (Boltanski, Chiapello, 1999). Si Schumpeter, dans le prolongement de Weber, décrivait un processus de rationalisation prenant la forme d'une bureaucratisation, les réformes actuelles se traduisent par l'importation de relation marchande au sein des administrations, et dans leur relation avec les usagers devenus des clients. Finalement, il suffit de mobiliser le danger de la concurrence, dans le cadre d'un capitalisme mondialisé pour mieux faire accepter ce « *nouvel esprit du*

capitalisme »¹⁷ (idem.) Et ce n'est pas la crise actuelle qui va en entraver la dynamique, parce que, au-delà d'éventuelles régulations de la finance, les autres activités économiques sont bien, eux, soumis à un processus de libération généralisée.

BIBLIOGRAPHIE

AGLIETTA M. (1997), « Postface. Le capitalisme au tournant du siècle. La théorie de la régulation à l'épreuve de la crise », in Aglietta M., *Régulation et crises du capitalisme*, Odile Jacob, Paris, p ; 409-477.

ARTUS P. (2009), « Le « capitalisme financier » existe-t-il vraiment ? », *Natixis Flash économie*, n°29, 21 janvier.

BOLTANSKI L., CHIAPELLO E. (1999), *Le nouvel esprit du capitalisme*, Gallimard.

BOYER R., SAILLARD Y. (2002), « Un précis de la régulation », in Boyer R., Saillard Y. (sous la direction de) *Théorie de la régulation. L'état des savoirs*, La Découverte, Paris, p. 58-68.

COMTE-SPONVILLE A. (2009), *Le capitalisme est-il moral ? Sur quelques ridicules et tyrannies de notre temps*, Albin Michel, deuxième édition, 1ère édition en 2004.

DANNEQUIN F. (2006), « L'entrepreneur schumpétérien ou l'élite et les masses », in Dimitri Uzunidis (sous la direction de) *Pépinière d'entrepreneurs : le capitalisme*, collection L'esprit économique, L'Harmattan, p ; 129-145.

DANNEQUIN F. (2008), « Vivement 2028. Le capitalisme et la fin de la pauvreté dans la théorie de Schumpeter », *Colloque international, « Pauvreté et misère dans l'histoire de la pensée économique »*, Lille, 27 et 28 novembre 2008.

DUFOUR D.R. (2009), *La cité perverse. Libéralisme et pornographie*, Denoël.

¹⁷ « Nous appelons esprit du capitalisme l'idéologie qui justifie l'engagement dans le capitalisme. » (1999, p. 42). Boltanski et Chiapello considérant l'idéologie comme « un ensemble de croyances partagées, inscrites dans des institutions, engagées dans des actions et par là ancrées dans le réel » (1999, p. 35).

- HIRSCHMAN A. O. (1980), *Les passions et les intérêts. Justifications politiques du capitalisme avant son apogée.*, Presses Universitaires de France, Paris.
- KALINOWSKI I. (2008), « Le capitalisme & son « éthique » : une lecture de Max Weber », *revue Agone*, n°33, 2005, p ; 253-265. Mis en ligne le 03 novembre 2008. <http://revueagone.revues.org/index249.html>. Consulté le 08 novembre 2009.
- LORDON F. (2008), *Jusqu'à quand ? Pour en finir avec les crises financières*, Raisons d'agir, Paris.
- SALMON A. (2004), « L'éthique du (nouveau) capitalisme », *Alternatives économiques*, n°221, p.74-77.
- SCHUMPETER J. A. (1914), *Esquisse d'une histoire de la Science Economique des origines au début du XXè siècle*, 2ème édition, Dalloz, Paris, 1972 (2nde édition 1924).
- SCHUMPETER J. A. (1931), "The present world depression : a tentative diagnosis", *American Economic Review Supplement*, march, p. 179-182, repris dans R. V. Clemence (éditeur), *Essays on entrepreneurs, innovations, business cycles, and the evolution of capitalism*, Transaction Publishers, 2003, p. 96-99.
- SCHUMPETER J. A. (1934), "Depressions. Can we learn from past experience ?", *The economics of recovery program*, p; 3-21, repris dans R. V. Clemence (éditeur), *Essays on entrepreneurs, innovations, business cycles, and the evolution of capitalism*, Transaction Publishers, 2003, p. 108-117.
- SCHUMPETER J. A. (1935), "The analysis of economic change", *Review of economic statistics*, n°4, volXVII, p. 2-10, repris dans R. V. Clemence (éditeur), *Essays on entrepreneurs, innovations, business cycles, and the evolution of capitalism*, Transaction Publishers, 2003, p. 134-149.
- SCHUMPETER J. A (1939), *Business cycles. A theoretical, historical, and statistical analysis of the capitalist process*, volume I et II, Mc Graw-Hill Book Company, New York and London.
- SCHUMPETER J. A. (1946) « The future of private enterprise in the face of modern socialistic tendencies », in Swedberg R. (ed) *Joseph. A. Schumpeter. The economics and sociology of capitalism*, Princeton University Press, Princeton, 1991, p. 401-405.
- SCHUMPETER J. A. (1947 deuxième édition), *Capitalisme, socialisme et démocratie*, Payot, 1990.
- SCHUMPETER J. A. (1950 third edition), *Capitalism, socialism and democracy*, Harper perennial modern thought edition, 2008.
- SCHUMPETER J. A. (1949), "The historical approach to the analysis of business cycles", *Universities National Bureau Conference on Business Cycle Research*, november 25-27, repris dans R. V. Clemence (éditeur), *Essays on entrepreneurs, innovations, business*

cycles, and the evolution of capitalism, Transaction Publishers, 2003, p. 322-329.

SCHUMPETER J. A. (1949), "American institutions and economic progress", in Swedberg R. (ed) *Joseph. A. Schumpeter. The economics and sociology of capitalism*, Princeton University Press, Princeton, 1991, p. 438-444.

SCHUMPETER J. A. (1950) «La marche au socialisme. Les perspectives du capitalisme américain», in Schumpeter J. A., *Capitalisme, socialisme et démocratie*, 1990, p. 433-447.

WEBER M. (2000), *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Champs-Flammarion.

WEBER M. (1991), *Histoire économique. Esquisse d'une histoire universelle de l'économie et de la société*, Gallimard, (1ère édition en allemand 1923).